

En cage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 45

PDF erstellt am: **12.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EMBARRAS DU CHOIX

LE pauvre John Vauderey, quand il eut perdu sa mère, se sentit tout dépaycé au monde, et ne sut plus à quel saint se vouer. C'est que la défunte, qui, dès l'âge de trois mois, s'était exercée à imposer sa volonté, l'avait si bien dressé, et rendu si docile que le brave garçon n'eut jamais osé changer de chaussettes sans lui en avoir référé tout d'abord. Aussi, lorsqu'il se trouva, du jour au lendemain, forcé de prendre seul des décisions beaucoup plus importantes, fut-il d'abord aussi ahuri qu'une poule qui a séjourné sous une hotte, et qu'on rend à la lumière. Les moindres actes nécessaires à la vie lui semblaient hérissés de difficultés aussi surmontables que les obstacles d'un champ de courses pour un pauvre vieux bourrique. Il hésitait toujours vingt minutes avant de savoir s'il devait se raser, et quand il s'agissait de décider s'il fallait vendre une vache ou la garder, il en avait pour des jours et des nuits de pénible incertitude. Par bonheur, il avait une servante qui se trouva à la hauteur des circonstances. Cette servante, qui portait le doux nom de Séraphine, était une Savoyarde vieille ou qui semblait l'être, fine comme le sont en général ses compatriotes, travailleuse et sobre comme un chameau, très économe, et laide comme les sept péchés... Sous le règne de Mme Vauderey, elle avait toujours filé doux et obéi en silence, mais quand elle vit le pauvre John tout malheureux de n'être plus tyrannisé, sans ostentation, elle s'assit au gouvernail et mena la barque... Et tout eût été pour le mieux, sans une idée que John avait, l'idée de se marier.

Cette idée, il l'avait eue plusieurs fois déjà, mais chaque fois qu'à sa mère il en avait dit un mot, elle avait poussé les hauts cris et traité les jeunes filles qui plaisaient à son fils de pimbèches, de mijaurées, de fainéantes, et de quelques autres qualificatifs aussi réfrigérants... Cependant, la bonne dame, au moment de culbutter dans le grand abîme, avait fait des réflexions et s'était tourmentée de laisser son fils tout seul aux soins de Séraphine. Elle l'avait donc appelé près du lit où elle terminait sa carrière, et lui avait nommé deux filles qui lui pouvaient convenir et qu'elle trouvait à peu près dignes de prendre possession de ses armoires.

Deux filles !... Cet imprudent conseil fut la dernière erreur commise par son tyrannique amour maternel.

Les premières semaines de deuil écoulées, John se mit à songer à ces deux filles. L'une c'était Céphise Jacqueraud, une bonne fille qui n'avait pas inventé la poudre, mais était l'unique héritière d'un bon petit bien. L'autre était Anaïs Duillerrat la deuxième fille d'un homme qui en avait beaucoup, mais qui passait pour avoir du foin dans ses bottes. Toutes deux étaient fortes, travailleuses, toutes deux avaient dépassé l'âge des belles robes et des nombreux galants, mais toutes deux, sans être belles à tenter un peintre, avaient plutôt bonne façon... Enfin, le pauvre John était terriblement perplexé...

Il peut sembler étonnant que, pas une fois, John Vauderey n'ait douté d'être reçu à bras ouverts autant par l'une que par l'autre de ces demoiselles. Pourtant, il n'était ni beau, ni éloquent, ni dragon, ni mauvais sujet, mais il avait pour plaire des raisons autrement sérieuses, fondées sur de bonnes actions de la Banque cantonale qui lui rapportaient au quatre et demi, et il savait bien que Céphise et Anaïs, qui avaient dépassé l'âge des baisers au clair de lune, ne demanderaient pas mieux que d'en détacher les coupons à chaque échéance. Mais laquelle en était le plus digne ?... C'est ce que le malheureux John ne réussissait pas à démêler... Lorsqu'il rencontrait Céphise, et qu'avec elle il échangeait des considérations sur le temps, il se trouvait tout disposé à lui offrir son nom et la moitié de ses biens, mais si, comme cela arrivait souvent, l'instant d'après Anaïs se trouvait sur son chemin, et que, s'arrêtant à causer avec elle, ils constataient tous deux que les nuages allaient de bise, il se disait : Si je savais, quand même !...

Cette Anaïs, c'est une rude crâne fille...

Il y avait encore quelqu'un d'autre qui lui donnait à penser. C'était une personne qui avait été cuisinière dans les bonnes maisons, mais avait dû revenir au village pour soigner une vieille tante pleine de rhumatismes. Sous ses habitudes de cuisinière, elle avait facilement retrouvé ses habitudes de paysanne, et elle avait du plaisir à cultiver le jardin, à soigner les petits cochons pour les faire croître et prospérer. Seulement, la tante, qui d'ailleurs était grincheuse, s'était guérie, et Rosalie, qui n'avait pas envie de retourner en place, avait pensé que John la tirerait d'embarras. Se souvenant que leurs grand-mères étaient parentes par alliance, elle se mit à lui dire « cousin John » et devint avec lui tout à fait familière et gentille, s'intéressa à ses affaires, et lui offrit de lui reprendre ses chaussettes, à cause que Séraphine, pour sûr, n'avait pas le temps de le faire proprement... John, naturellement, savait bien ce que toutes ces attentions signifiaient, et cette cousine lui plaisait beaucoup. C'était une personne comme il faut, qui s'habillait bien, comme le font en général les cuisinières de bonne famille, et qui donnait à entendre qu'elle avait des économies... Seulement, il y avait déjà Anaïs et Céphise, et on ne pouvait pas se décider comme ça tout à coup.

Les jours passaient qui faisaient des semaines, puis des mois, et le pauvre John en était toujours au même point, seul avec sa Séraphine. Plus d'une fois pendant ce temps, il avait été sur le point de se décider pour l'une ou pour l'autre des trois demoiselles, mais chaque fois quelque chose était venu à travers. Un soir, il était décidé pour Céphise qu'il avait trouvée seule à la maison, mais au moment de parler, il s'était souvenu qu'elle était enrhumée... Il fallait attendre pour voir ce que ça voulait donner, un rhume, des fois ça finit bien, des fois mal. Et puis, si elle était sujette aux rhumes. L'Anaïs ferait décidément mieux son affaire. Et, le même soir, il commença une lettre pour Anaïs. Mais, tout en écrivant, il se rappela que son frère fréquentait, que le mariage de ce dernier amènerait probablement du changement dans la maison. Non, ce n'était pas le moment de s'avancer... Après tout, il avait le temps, Séraphine faisait bien son service, tout allait bien.

Séraphine, justement, s'épanouissait dans son rôle de maîtresse de maison, et la perspective de céder ses droits lui déplaisait énormément. Quand elle voyait Anaïs ou Céphise, elle avait envie de les gifler, et quant à la cuisinière Rosalie, elle se fût réjouie de la voir écrasée par une auto... Ces jolis sentiments, bien entendu, elle ne les montrait pas, au contraire, elle était avec les trois futures présumées de son maître tout à fait douce et avenante, ce qui était de bonne politique. En attendant les événements, elle s'appliquait à rendre John très heureux. Il se pourléchait en pensant aux repas, il trouvait toujours des chaussettes en ordre, et Séraphine avait l'œil à tout, à l'étable et aux champs... Non, sa mère ne lui manquait plus tant, et quant à la Céphise, et aux autres, il n'y avait rien de tant pressant... Mais voilà qu'un dimanche, qu'il faisait le tour de son champ de pommes de terre de Cousson, il se trouva en face de Constant Jacqueraud, le père de Céphise, qui faisait de même. C'était un petit vieillard sec et maigre qui n'y allait pas par quatre chemins, et s'entendait à mettre les gens au pied du mur. Après avoir dit deux mots de la récolte, il fixa sur ceux de John ses petits yeux vifs et dit :

(A suivre.)

J. Duplan.

En cage. — Exclamation d'un futur époux, en apercevant l'annonce de son mariage sous le grillage traditionnel.

— Pas encore marié et déjà en cage !

Masculin et féminin. — Maman, pourquoi dit-on, une canne, au féminin, et un parapluie, au masculin ? Il me semble qu'on devrait dire une canne et « une » parapluie.

— ???

— Parapluie est bien sûr du féminin... c'est une canne qui a des jupons !

LE SONNET

— Pour mari, sachez-le, moi, je ne veux qu'un brun !
Leur dis-je. Un blond ? Jamais ! Et plutôt qu'en pren-
J'aime mieux consacrer à sainte Catherine (dre un,
Mes talents de modiste. Au fond de ma poitrine,
J'aime mieux comprimer les élans de mon cœur !

Stupéfaits, mes parents, clament bien vite en chœur :
— Mais elle est insensée !

— Elle a perdu la tête ;

— Elle est folle à lier !

— Sapristi ! qu'elle est bête !

Je réplique vexée :

— Enfin chacun son goût !

Ce blond monsieur Bauffil ne me plaît pas du tout,
Et, moi, je veux, je veux que mon mari me plaise !
Vous pouvez donc, mes chers, m'admonester à l'aise,
Mais me faire agréer ce prétendu ? ça non !
Je ne dirai pas oui pour un coup de canon !

Ma famille, sachant par cœur qu'on ne me traite
Plus en petite fille, alors bat en retraite.

Fière de demeurer maîtresse du terrain,
Je me livre à la joie, ingénument, sans frein,
Et je ris, et je cours, et je chante, et je saute !...

Hélas ! se réjouir, c'est compter sans son hôte :
Le lendemain, papa, boutoné, solennel,
Me présente monsieur Chouville, ex-colonel
D'un régiment... quelconque élégant personnage,
Plus très jeune, il est vrai, mais très chic pour son
Ce qui me charme en lui, c'est ce que l'exigeais : l'âge.
Des cheveux, une barbe aussi noirs que du jais.

Sans regrets, cette fois, je consens qu'on m'attache
Au sort de ce monsieur : j'adore sa moustache !..
Aussi, dès lors, sous l'œil attendri de maman,
Nous ébauchons le plus délicieux roman,
Et trop légers, nos pieds ne touchent plus à terre.
Chaque jour, mon futur — poète et militaire —
M'adresse sur vélin un sonnet des meilleurs,
Buriné pour moi seule. — Une femme, d'ailleurs,
Trouve toujours parfaits les vers qu'on lui dédie.
Mais voyez si mon brun agit à l'étourdie :
Ce matin, je reçois l'habituel sonnet,
Coquettement blotti dans un exquis bouquet
De lilas blanc. O ciel ! soudain mon cœur galope !
Ma main fiévreusement déchire l'enveloppe
D'où je tire un papier qui me met d'une humeur !..

< A la Tulipe bleue, Aubergin, parfumeur,
< Monsieur Chouville doit six flacons de teinture
< Extra noire... >

Ainsi donc, ils ne sont pas nature,
Ces cheveux plus foncés que l'aile du corbeau,
Cette barbe si chère à mon amour du beau ?
Quoi ! monsieur mon futur, vous usez de cirage
< Pour réparer des ans l'irréparable outrage ?... >
J'adorais de faux dieux !... Un époux reveni !..
Ah ! non, il n'en faut pas... n.i.n.i, c'est fini.
Foin de ce prétendu ! Ma foi ! qu'on m'en apporte
Un autre, et je le prends. Sa couleur ? Peu m'importe !
Oh ! qu'il soit blond ou brun, qu'il soit roux ou châtain,
Pourvu que celui-ci soit garanti bon teint !

Louis Bogey.

Le professeur distrait. — Dites, monsieur le som-
melier, n'ai-je point, tout à l'heure, laissé mon para-
pluie chez vous ?

— Non, monsieur le professeur, mais madame vo-
tee épouse vous attend depuis deux heures déjà ;
vous vouliez venir la reprendre au bout d'une demi-
heure.

— Voyez-vous, il me semblait bien que j'avais ou-
blié quelque chose.

C'est trop triste. — On a fait apprendre à Bébé,
à l'occasion de la fête de sa grand-mère, la fable le
Loup et l'Agneau.

Hier Bébé se plante devant sa grand-mère et com-
mence sa déclamation. Arrivé au beau milieu de la
fable, il s'arrête tout court.

— Eh bien ! mon chéri, tu ne continues pas ? Tu
ne sais donc plus ?

— Oh ! si, bonne maman ; mais, vois-tu, la fin est
trop triste.

Tout pour moi. — Le professeur d'arithmétique et
son élève :

— De 6 ôtez 3 ?

— M'sieur, je ne sais pas.

— Voyons, tu as 6 pommes, je t'en demande 3,
combien t'en reste-il ?

— Il m'en reste 6.

— Mais non, puisque je t'en demande 3.

— Oui, mais moi, je ne vous les donne pas.